

TEMPS DE CRISE ou CRISE DU TEMPS (par Pauline Rouzaud, 30 avril 2020)

La crise sanitaire ou « temps de guerre » comme l'a nommée notre Président et la décision d'un confinement ont soumis chacun à une dimension spatio-temporelle d'une inquiétante étrangeté. L'arrêt brutal de la scène sociale associé à l'assignation à résidence, ont figé la société dans un temps incertain, imprévisible, faisant valser les capacités d'anticipation imaginaires habituelles dont nous pensions disposer. La circulation invisible et menaçante du Covid-19 est venue causer la débâcle de nos repères, révéler leurs caractères de semblant, alors que celui-ci constitue le parage à l'errance d'un temps infini.

Il semblerait que nous soyons passés, en effet, dans une temporalité *autre*, ressentie comme éternelle de par sa limite, constamment repoussée, qui n'exclue pourtant pas qu'elle puisse trouver à se boucler.

Comment caractériser ce temps ? Temps libre pour certains, temps vide pour d'autres. Temps retrouvé ou temps perdu. Temps de pause. Temps suspendu. Temps qui semble *autre* au regard d'un avant, effracté par un inédit auquel nous sommes collectivement et mondialement acculés. De l'interruption du (dis)cours jusque-là à l'œuvre, ce contretemps au continuum occasionne tout à coup une brèche. Laquelle ouvre une fenêtre de possibles à l'individu ou au contraire l'y engouffre. Le temps s'étire ou se rétrécit à mesure que ce temps presse ou pas, chacun conjuguant le temps selon sa propre subjectivité, son propre rapport à la langue, à la pulsion, à son objet au niveau du fantasme, rappelait Lacan¹.

Le temps auquel on pouvait ne prêter parfois guère attention est devenu un temps auquel on est devenu attentif. Dans les premiers temps, l'urgence du contexte nous a arrimés au présent, a brouillé les perspectives futures et provisoirement mis en sourdine le passé.

Le présent apparaît désormais plus épais, il ne s'est jamais fait autant ressentir. Il n'est plus celui qui échappe, il est celui qui s'impose à être vécu, celui auquel on se cogne, il est ce réel, bien à l'œuvre, toujours éternellement présent. Quasi irréel de son trop de présence. Vertigineux. Inabordable. Le réel vient se rappeler à nous comme limite du saisissable, comme trou.

Quelque chose semble s'être figé. N'a-t-il pas été troublant d'avoir à faire, chaque matin au réveil et durant six semaines, au bleu du ciel intact et identique chaque fois à celui de la veille ? Qui n'a pas pensé, face à cette constance météorologique redoublée d'une permanence de lieu, à un jour rédupliqué ? Le fameux « jour sans fin » qui n'apparaît désormais plus comme le seul titre d'un film mais comme une rengaine de la réalité.

Le possible effet de cette écrasante répétition peut-il être une menace à l'*ek-sistence* ?

Alors comment, dans ce temps de crise *compacté et confiné*, nous avons dû, nous psychologues - analystes, poser la question de comment « poursuivre » avec nos patients. Pour ceux qui le souhaitent, pour ceux qui le peuvent. Il a fallu franchir un pas technologique pour continuer d'assurer le lien, maintenir les séances, en marge du dispositif traditionnel.

C'est quand même à l'appui du transfert préexistant, que demeure possible cette bascule du monde physique à cette relation à distance, privée des corps en présence.

La pratique de l'entretien par téléphone et dans quelques cas, par vidéo, ces dernières semaines, ont révélé de nouveaux espaces intersubjectifs et engendré de nouvelles temporalités. Très vite, les effets

¹ Séminaire Le désir et son interprétation, Séminaire VI, (1958-1959)

de cette modalité de travail s'observent et livrent les indices de la structure et de la logique de l'inconscient.

D'un côté, il y a ceux à qui cela permet une parole tout à fait inédite et de l'autre, ceux qui, privés de la présence dans la réalité, se désagrègent psychiquement. L'invasion d'angoisses profondes suscitant un morcellement allant jusqu'à une disparition subjective. Une patiente prend la mesure de combien elle n'existe qu'à la condition d'être vue. Une autre, combien la condition de son désir est prise dans l'attente des autres, qui, « disparus », la laissent choir.

« L'inconscient n'est pas confiné » comme Laetitia Putigny-Ravet l'a très bien rapporté dans son article, toujours hors temps et plus que jamais à ciel ouvert. Il y a de ces patients qui parlent d'un temps indéfiniment long comme celui du rêve. Les nuits sont agitées, débordées par des rêves d'une exceptionnelle intensité. Le dialogue avec soi, avec ses peurs aussi, est au-devant de la scène. Le refoulé fait son retour et d'anciens traumatismes sont réactivés dans ce contexte, qu'il s'agisse de privation réelle ou de castration symbolique. Une patiente se remémore sa maison qui a accidentellement brûlé il y a 20 ans et à laquelle elle n'avait pas pensé depuis longtemps. Elle est effondrée comme au premier jour. Une autre, rêve de sa vie d'avant le confinement, tout ce qui lui était possible de faire. Une autre se plaint de la répétitivité de son quotidien de confinée qui vide les journées de leur sel.

Le confinement semble rendre chacun à son vide, lequel devient tout à coup partageable. Le symptôme prend aussi à cet endroit la relève. Une patiente me disait combien le confinement l'obligeait, en effet, à avoir à faire à elle-même et combien le face à face était dur « je ne peux plus fuir, je dois vivre le présent car il n'y a que ça de sûr ».

Nous sommes de ce présent et tout se passe désormais de chez-soi. Telle est la condition humaine actuelle, avec le trouble que cela occasionne d'avoir à vivre et à découvrir la même situation que nos patients. Quelle différence cela fait-il que les séances se déroulent du chez soi de chacun ? Et quels effets l'intimité des espaces propres a-t-elle sur l'énonciation ? Difficile à mesurer. Il est frappant de constater combien, à l'impossibilité du présentiel, les cliniciens ont rapidement adapté leur cadre. Ils ont ainsi continué à garantir une possibilité de continuité à soi-même et à l'autre, bien que sortis du cours de la continuité sociale.

Il m'est venu à l'esprit que l'articulation des espaces du patient et du thérapeute était d'abord le fruit d'un acte. Celui de l'appel dans un sens pluriel : technique et subjectif. Non sans rapport peut-être à la fonction primordiale du *Nebenmensch* - l'être-humain-proche - celui qui tâche d'entendre de façon *adéquate* l'appel et d'apporter une « action spécifique ». Les séances peuvent alors se tenir dans une autre logique que celle du Chronos, celle du moment opportun : le Kairos.

S'agit-il en temps de crise, pour le psychologue - analyste, de remettre un temps à une place et d'ouvrir un espace là où l'enfermement est susceptible d'être mortifère ? Mais comment le temps peut-il exister quand il n'y a pas d'imaginaire ?

Je me suis demandée combien l'appel téléphonique pouvait constituer un découpage à ce présent décrit comme opaque. Il est devenu en effet pour certains, au fil des semaines, un marqueur de ce cours, un repérage de secours. La prévision du prochain entretien téléphonique fabrique alors un temps futur, un bout d'imaginaire qui repose la question des jours de la semaine, lesquels se trouvent souvent confondus.

Aussi, je me suis demandée si l'appel pouvait représenter un *pseudo déconfinement*. Un espace *autre* où la parole retrouvant une écoute - un horizon - referait exister alors un dehors.

Parfois ce n'est pas suffisant.

L'a-temporalité brouillant de trop les frontières (dedans/dehors, moi/non-moi). Là où il n'y aurait plus que du dedans, là où l'altérité ne pourrait en effet pas être garantie par la voix seule, le regard doit être réassuré par l'image. Le recours à la vidéo est apparu fondamental avec ceux dont le rapport au corps propre et la représentation symbolisante du temps sont mis à l'épreuve ou même détruits en totalité par la psychose. Je pense à cette fillette mutique, qui a partagé par écran interposé, un dessin qu'elle intitule « la fille sans corps », Celui-ci s'est envolé dans le ciel et nous allons partir à sa recherche. Je pense aussi à cette autre fillette, qui d'abord complètement happée par l'image, a expérimenté la dangerosité de l'agressivité en tentant de m'engloutir, introduisant le portable dans sa bouche. Ni dévorable, ni anéantissable, je survécus à cette attaque et l'expérience put tourner au jeu jubilatoire du coucou-caché : « je te vois, je te vois pas » dans le maniement habile de la fonction caméra allumée, caméra éteinte, etc. Cette fillette qui dans la réalité n'avait pu s'autoriser à tenter quoique ce soit à l'encontre de l'autre, pouvait enfin, en toute sécurité, vérifier que l'autre survive à son agressivité.

Le virtuel a ouvert ici un autre espace, non sans importance, d'expérimentation sans danger, avec peut-être, la possibilité que s'installent de nouvelles formes de rapport à soi, au monde et aux autres.

Les corps à l'épreuve de ce confinement généralisé, soustraits à leurs mouvements, déplacements et sollicitations habituels, se sont révélés sous d'autres jours, animés d'autres pulsions et constituant un apprentissage forcé de ce réel du lien.

Tout au long de ces semaines, j'ai été frappée par le tonnerre d'applaudissements, rompant chaque soir le calme ambiant à 20 heures pile, et rendant alors visible chacun à sa fenêtre, venu battre la mesure de la vie. Dans mon quartier, les applaudissements se sont mêlés à cette chanson dont le titre n'avait jamais été aussi signifiant : « *I WILL SURVIVE* ». Les voix s'unissant en chœur marquent alors le temps du collectif, retrouvant le moyen d'être ensemble, solidaire dans un cri, l'élan vital d'éros face à une mort toujours aux trousses.

Vraisemblablement, la nécessité d'entrer en résistance pour un certain nombre est une occasion de témoigner de sa place dans les événements qui font notre monde. La crise sanitaire laisse place petit à petit à une crise qui devient morale et politique.

Ne serait-ce pas le temps d'agir, de concevoir le temps de demain ?

« Au commencement était l'action », concluait Freud².

La date désormais officielle du 11 mai 2020 résonne comme celle d'une libération et pourtant la question demeure : de quoi sera-t-elle vraiment annonciatrice ? D'une rupture ? D'un prolongement ? D'une transformation ? Probablement que nous ne retrouverons pas tout à fait le monde quitté en mars. Faudrait-il d'abord concéder l'avoir perdu ? Alors nous pourrions reconnaître en la crise actuelle, l'événement historique disjoignant le « temps d'avant » du « temps d'après ». Déjà « le jour d'après » ou « le monde d'après » fait parler de lui, à la fois redouté, source de nouvelles inquiétudes et à la fois désiré, convoité, fantasmé pour son caractère prometteur car c'est encore là, dans le futur, que nous situons ce qui nous manque pour être.

² Totem et Tabou (1913)